

Québec français



## Le théâtre national

Gilles Perron

Numéro 150, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43991ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, G. (2008). Le théâtre national. *Québec français*, (150), 23–23.

# Le théâtre national

PAR GILLES PERRON\*

La politique est un spectacle. Les politiciens y sont en constante représentation, vivant quotidiennement sous les feux de la rampe, ainsi jetés en pâture à la cruauté de la critique. Les commentateurs de l'actualité politique sont d'ailleurs très proches de leurs confrères affectés aux arts et spectacles : ils sont là pour juger du talent des acteurs de l'Assemblée nationale ou de la Chambre des communes. Une mauvaise critique ne détruit pas l'œuvre, mais un tir groupé, un feu nourri de reproches devant la performance d'un ministre (on ne s'occupe pas des députés, qui ne sont que des figurants) lui vaudront souvent une relégation à des rôles plus obscurs.

Ce printemps, nous nous sommes délectés des mésaventures de l'ex-ministre Maxime Bernier et de son ex, comme on l'aurait fait d'un mauvais James Bond. On le sait maintenant (et on s'en doutait avant), Stephen Harper n'est pas un metteur en scène de génie : un contrôle absolu sur les aspects techniques du spectacle ne le conduira nulle part sans un judicieux choix de comédiens. Et Bernier, s'il pouvait avoir la gueule du rôle, n'en avait certes pas le talent. Il a goûté une gloire éphémère. Star d'un soir, son étoile était condamnée à l'avance à pâlir dans un gouvernement qui ne supporte que le gris : au pays de la morale réformiste, il ne pouvait y avoir de place à l'avant-scène pour un Beauceron amateur de Jos Louis et de décolleté plongeant. Il aurait « oublié » un document secret chez madame Couillard ? Ciel ! Mais nous avons frôlé la catastrophe ! Le pays tout entier (celui qui va d'une mare à l'autre, comme disaient autrefois les Rhinocéros) a tremblé sur ses fondations. Il s'en est fallu de peu que les Russes, les Arabes et les Témoins de Jéhovah, en possession de secrets d'État vitaux, ne prennent le contrôle du Canada. Heureusement, le document mystérieux a retrouvé sa niche, en attendant d'être acheté par Gilbert Rozon, qui lui réservera une place de choix dans son musée Juste pour rire.

Maxime Bernier était un fort mauvais acteur ; souhaitons-lui désormais d'être un bon figurant. En attendant, sa mauvaise performance permet aux autres de se faire valoir. Gilles Duceppe, un grand tragédien, s'est ainsi trouvé une autre occasion de défendre la sécurité nationale... d'une nation qu'il est censé avoir comme mandat d'affaiblir. Mais rendons à Duceppe ce qui revient à César : souvenons-nous du bon vieux temps où il succédait à Lucien Bouchard comme chef de l'opposition, appelés l'un comme l'autre à représenter et à défendre les intérêts de tous les Canadiens, d'où qu'ils soient, et en même temps élus pour défendre les seuls intérêts québécois (et, on l'oublie aujourd'hui, pour préparer l'indépendance du Québec). Il fallait être sacrément doué pour jouer un rôle aussi complexe, dans la foulée des grands personnages shakespeariens. Au pays d'Obama, on donne des Oscars pour moins que cela.

Au Parti québécois, on a compris que la spontanéité des « acteurs naturels » a son charme, mais que rien ne vaut un bon professionnel. Avec Agnès Maltais, Pierre Curzi, Maka Kotto, on mise sur des comédiens avec une grande expérience



René Magritte, *La trahison des images*, 1929.

des planches et de l'écran. Et Kotto, en plus, a pu bénéficier d'un perfectionnement à l'école du cirque de Gilles Duceppe. La table est mise pour une représentation de calibre, dès que l'équipe péquiste arrivera à sortir des coulisses. Pour l'heure, c'est toujours l'auguste Jean Charest qui tient le premier rôle : et étonnamment, avec un budget réduit et moins d'acteurs que pour sa première série de représentations, la deuxième mouture (la « séquelle », comme on dit plus au sud) attire plus de spectateurs et semble mieux appréciée que la version originale. Le producteur a sans doute réussi à recruter de meilleurs maquilleurs, coiffeurs, costumiers, éclairagistes pour mettre en valeur le jeu des grandes vedettes de la scène libérale. Quant à Mario Dumont, on sait qu'il a dû faire comme bien des jeunes acteurs au sortir des écoles de théâtre, qui doivent, pour créer leur emploi, former leur propre troupe. Mais ces troupes ne survivent souvent que le temps pour les meilleurs d'entre eux de s'épanouir en pleine lumière et de faire une carrière individuelle. Avec le chef adéquate, c'est comme si les finissants avaient formé une troupe avec le chouchou de la promotion, ce dernier n'acceptant d'en faire partie qu'à la condition que personne ne lui fasse de l'ombre.

Tous ces acteurs sont polyvalents : ils savent apprendre un texte, mais ils sont aussi capables d'improviser. Il faut dire qu'ils ont un avantage sur les comédiens de la LNI : le président de l'Assemblée n'a pas la sévérité d'Yvan Ponton. Ils peuvent dire tout ce qui leur passe par la tête, jouer du coude, faire de l'obstruction, manquer d'écoute, sans autre conséquence que l'obligation de retirer leurs paroles... après les avoir dites avec force et conviction. C'est là toute la beauté du théâtre : on répète souvent que ce sont les rôles de méchants qui sont les plus plaisants à jouer. À voir et revoir au canal parlementaire. □

\* Coordonnateur à la direction des Ressources humaines, Cégep Limoilou.